

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Dérision lyrique

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 39, numéro 2 (230), avril 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32516ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1997). Compte rendu de [Dérision lyrique]. *Liberté*, 39(2), 168–171.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

---

# LIRE EN TRADUCTION

---

---

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

## DÉRISION LYRIQUE

*Andreï Platonov*, Tchevengour, traduit du russe par Louis Martinez, Paris, Robert Laffont, 1996, 427 pages ; *Moscou heureuse*, traduit du russe par Anne Coldefy-Faucard, Paris, Robert Laffont, 1996, 188 pages.

*Vous regardiez les hommes comme le singe regarde Robinson : vous compreniez tout de travers et c'était intéressant à lire.*

*Tchevengour*, p. 113

Je ne raconterai pas complètement ces livres de Platonov, en dépit du fait qu'il y aurait un grand plaisir à en suivre tout le déroulement, parce que les personnages, les situations et les événements, surtout dans *Tchevengour*, ne manquent pas de puissance comique ou épique. (Il suffit qu'un cheval s'appelle Force prolétarienne pour qu'on ait envie de le nommer.) Je voudrais plutôt attirer l'attention sur quelques particularités que je n'ai pas rencontrées chez les confrères de Platonov étouffés comme lui par le régime stalinien.

On trouve dans ses livres une sorte d'explosion de la langue russe en fusées et en cristallisations bizarres, ou du moins ce que les traducteurs, mis à rude épreuve, parviennent à transmettre de sa pression verbale. Louis

Martinez, qui a tenté l'aventure avec *Tchevengour*, éprouve le besoin de s'expliquer de son insuffisance dans les cas où il a jeté l'éponge. La langue de Platonov est souvent exceptionnelle par la dose d'inattendu et d'imprévisible qu'il y met, et je crois que c'est la principale marque de son génie.

Dans *Tchevengour*, utopie de la steppe, qui doit quelque chose à Cervantes (la Dulcinée du héros est la défunte Rosa Luxembourg), le roman est un pèlerin qui erre à travers la Russie, « par chemins cantonnaux et vicinaux », furetant à droite et à gauche, dégottant partout des moujiks débordant d'idées qui doivent peu à l'instruction. Le seul fil vraiment conducteur est dans les yeux de Platonov ; quant à l'errance, c'est l'allègement de l'âme : comme Choumiline, personnage très secondaire, l'a lu dans un livre scientifique, le déplacement « réduit le poids du corps et de l'existence » (p. 98). Kopionkine et Dvanov, qui chevauchent vers l'est – vers Tchevengour, ville où dans un accès de joie collective les habitants ont déplacé toutes les maisons – s'arrêtent ici et là pour mettre un peu d'ordre révolutionnaire dans les villages. Ils y compliquent la vie pour faire travailler l'intelligence locale et dérouter les éléments non alignés :

*Aujourd'hui Kopionkine commença par un prologue rappelant que le but de la commune « Amitié des paysans pauvres » était de compliquer l'existence dans le but de créer une grande confusion dans les affaires et de river leur clou aux koulaks embusqués. Quand tout serait compliqué, serré, incompréhensible – expliquait Kopionkine – une intelligence honnête trouverait à travailler, tandis que les éléments importuns ne trouveraient pas à se faufiler dans les défilés étroits de la complexité. (p. 153)*

Sur les pas des deux chevaliers, les moujiks transformés changent de nom pour fêter le monde nouveau. L'un d'eux, qui a choisi le nom de Dostoïevski, reste baba devant les prophéties agricoles de Dvanov :

*Il avait vu, définitivement, le socialisme. C'était un ciel bleu, un peu humide, qui se nourrissait de la respiration des herbes fourragères. Solidaire, le vent remuait à peine les lacs opulents des parcelles cultivées, la vie était si heureuse qu'elle ne faisait pas de bruit. Il ne restait plus qu'à établir le sens soviétique de l'existence. (p. 141)*

Il ne faut pas rire trop rapidement des moujiks de Platonov. Il vaut mieux se demander d'abord si, par exemple, Nicholas Negroponte, directeur du Media Lab au MIT, ne serait pas un nouveau Dvanov, et si les pauvres gens que ses prophéties technologiques mettent en transe ne seraient pas de nouveaux moujiks pâles, travaillés par le futur. Certains moujiks de Platonov sont chamboulés par les perspectives inouïes du bonheur par la technique, et ce qui les fascine dans la technique est exactement semblable à ce qui enthousiasme Negroponte dans l'ère numérique : facilité, rapidité, puissance, harmonie, universalité, convivialité<sup>1</sup>.

---

1. Cet homme célèbre, qui se vante de n'avoir jamais lu grand-chose, écrit dans *L'Homme numérique* : « Telle une force de la nature, l'ère numérique ne peut être niée ni arrêtée. Elle possède quatre qualités essentielles qui vont lui permettre de triompher : c'est une force décentralisatrice, mondialisatrice, harmonisatrice et productrice de pouvoir. (...) Mais, surtout, mon optimisme vient de la puissance qu'apporte le numérique » (Paris, Robert Laffont, 1995, p. 281 et 283). Si Negroponte avait lu autre chose que des horaires de chemin de fer, il saurait que son discours d'un triomphalisme blindé reproduit *exactement* la voix des illuminés les plus épais de Platonov. Dans leur bouche, le communisme soviétique est toujours « une force de la nature incoercible », et la seule énonciation de ces mots les fait trembler de puissance de la tête aux pieds.

Moscou Tchestnova (orpheline de la révolution à qui on a donné un nom de ville) perd une jambe écrasée par un wagonnet sur le chantier du métro moscovite. Faut-il l'admirer, la plaindre, ou trouver ridicule sa consécration à la cause? Les trois, répond la dérision lyrique. Quand on rit, on est rarement sûr que l'on doit rire; quand on se risque à s'apitoyer ou à s'enthousiasmer, on s'expose aux sarcasmes de l'auteur. L'ambiguïté qu'on reconnaît à l'art, Platonov l'a portée très loin.

Comme le pouvoir ne savait trop sur quel pied danser avec lui, on l'a laissé tranquille. On s'est contenté d'interdire tous ses livres. C'est pourquoi *Tchevengour* et *Moscou heureuse* (écrits respectivement en 1926-1929 et dans les années trente) nous arrivent si tard. Platonov, quant à lui, a fini sa vie dans la misère noire, dans un cagibi au fond de la cour de la Maison des écrivains. Parmi les écrivains officiels qui le voyaient balayer la cour, qui savait qu'il avait écrit quoi que ce soit?